

TOUS LES 5 JOURS.

HUIT
gravures par mois.

Pour 3 mois :

Paris, 9 »
Départ., 9 50
Etranger, 10 »

avec une Couverture
50 c. en plus.



AU BUREAU,
Boulev. des Italiens,
n^o 2,

ET CHEZ LES DIRECTEURS
DE POSTES.

Les lettres et envois
d'argent doivent
être affranchis.

PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modes.

Pendant les quelques heures de soleil qui sont venues nous donner un avant-goût de l'été, nous avons remarqué aux Tuileries de très-jolies toilettes en satin reps ou velours grenat, gros vert, bleu de roi; quelques-unes étaient composées d'une douillette garnie de doubles rangées de biais en velours avec nœuds de velours fermant le jupon, et placés aussi sur les épaulières et aux poignets. Les nœuds au bas de l'épaule, et qui serraient des manches demi-larges, avaient les bouts assez longs et flottans. Pour cet ornement, ce ne sont point des rubans, mais des doubles biais en velours que l'on emploie.

— D'autres toilettes sont composées d'une robe montante, telle qu'une robe en satin more doré avec mantelet à longs bouts, de la même étoffe, et bordé de rouleaux en cygne. Un col en point d'Angleterre retombe sur le col, et est attaché au milieu par une grosse épingle. Le chapeau en satin blanc avec fleurs de velours et voile de dentelle au bord.

— Des robes en velours noir ou gros bleu, avec mantelet pareil garni de fourrures ou de hautes dentelles, forment aussi (avec un chapeau blanc) une partie des jolis costumes que l'on rencontre aux promenades.

— Beaucoup de jolies redingotes en velours d'Afrique, levantine ou pékin, de nuances *gris perle*, *gris lapis*, *gris lilas*, *gris cendré*, forment les costumes de visite. Leur garniture varie à l'infini : aux uns ce sont des volans pareils, découpés ou festonnés, qui entourent le bas du jupon et le bord du mantelet, lorsqu'il est semblable à l'étoffe de la robe; aux autres ce sont des dentelles noires, ou des rouleaux de cygne, ou des ruches de ruban. Nous citerons cependant une de ces toilettes qui se distinguait des autres par une richesse *inabordable* pour la masse : c'était une redingote en satin gris argent, avec mantelet pareil, ouaté et doublé en rose, et tout garni de hauts points d'Alençon ainsi que le devant du jupon. La dentelle, de la hauteur d'un tiers d'aune, était surchargée de superbes dessins gothiques et produisait le plus riche effet, d'autant plus qu'elle formait un double rang en garnissant le petit châle de la pèlerine.

Les bottines étaient en satin gris pareil à la robe, et le chapeau en velours épinglé rose, avec un grand saule rose.

— Une autre toilette très-distinguée était en moire vert broché, formant une douillette dont le corsage à pointe était, ainsi que le jupon, formé du haut en bas par une rangée de petites olives. Les ourlets du devant étaient retournés sur le jupon et sur le corsage comme des revers, et le bord garni d'une dentelle noire. Ce revers, s'agrandissant beaucoup vers le haut du corsage, produisait une espèce de petit châle qui allait parfaitement à la tournure. Le bas de la taille était entouré d'une dentelle noire, ainsi que les épaulières. Le chapeau était blanc orné d'un bouquet de plumes.

— Quelques châles de taffetas noir piqué et garni de dentelle sont venus se mélanger aux châles en velours. Il semblerait même que les écharpes noires ne seront pas répudiées complètement cet été. Cependant nos grands magasins s'occupent de ce qui pourrait les remplacer, et quelques heureuses créations paraîtront avec le printemps. Les dentelles noires y joueront encore un grand rôle; aussi, heureuses celles qui en ont beaucoup ou qui ont beaucoup d'argent pour en acheter.

— Tout fait aussi présumer que la plupart des robes d'étoffes auront leurs écharpes ou mantelets pareils à la robe. Voilà un grand débit pour les étoffes, et ce ne sera pas une petite fantaisie que de se parer d'une toilette ainsi complète en riches tissus. Si on n'a pas de dentelle pour entourer tout cela, il faut des garnitures pareilles festonnées. Qu'on juge : quinze, vingt et trente aunes qui pourront ainsi s'employer!.. C'est beau; mais c'est effrayant!

Une Conversation fashionable.

« Le bal de la mi-carême avance; nous allons voir le portique de l'Opéra se rouvrir à la foule, foule impressionnée encore du

plaisir, de l'animation des dernières nuits du carnaval. Les intrigues arrêtées au bal du lundi-gras vont reprendre leur fil interrompu, vont se renouer, se terminer sans doute.

— Ou changer, ce qui est plus probable dans toutes ces relations accidentées, dont l'à-propos et la bizarrerie font le seul charme; il est rare que les relations du bal aient un si long cours, et surtout qu'elles reprennent: elles tiennent à l'espèce d'ivresse, au délire de l'imagination, pendant ces heures de joie et d'exaltation. De telles passions ne durent qu'autant que les lumières qui éclairent le bal, l'harmonie qui les anime, les fleurs qui les parfument; elles s'évanouissent avec elles: lorsque le jour paraît, il n'est plus rien dans le cœur ni dans la pensée.

— Tout cela n'empêche pas, vous dis-je, qu'il y aura des intrigues qui reprendront au bal de l'Opéra; j'en connais quelques-unes de très-piquantes. Tenez, pour mon compte, par exemple, ne suis-je pas convenu qu'à trois heures du matin je me trouverai sous l'horloge au foyer de l'Opéra, et que si je puis aborder sans danger on laissera tomber son mouchoir en passant devant moi.

— A la vérité, une telle conclusion est pour le moins heureuse; mais tous ne seront pas aussi favorisés, la prévision de certains maris y mettra bon ordre. Témoin celle de M. de R..., qui, se doutant de quelque catastrophe du même genre, est parti aujourd'hui pour Bruxelles, emmenant sa femme avec lui. Mais pourquoi donc fronchez-vous les sourcils? vous avez l'air contrarié? ne pensez-vous donc plus que les bals de l'Opéra soient les plus délicieuses saturnales du dix-neuvième siècle!

— Si, en vérité! mais peu m'importe, je viens de changer d'avis, et je ne compte plus aller au bal de la mi-carême.

— Ni moi non plus, car à cette époque je serai à Bruxelles, et là je trouverai d'autres fêtes et d'autres nuits. Mais que vous

prend-il donc encore? Pourquoi votre physionomie se rembrunit-elle? N'aimez-vous pas Bruxelles?

— Si fait, si fait; seulement à votre place, je regretterais quitter Paris à cette époque.

— Bah! qu'est-ce que fait cela? Paris est partout où se trouvent les plaisirs, où sont les jolies femmes; je vais le ressaisir dans tous les détails de la toilette de M^{me} de R..., jusque sur les élégans mouchoirs de poche qu'elle a emportés avec elle; ils sont ravissans! Je les lui ai vu choisir aux magasins de *la Belle Anglaise*, un jour que je passais avec elle rue de la Paix. Elle fit une dépense folle dans ces magasins; mais aussi que tout y était beau! elle se laissait séduire par les mouchoirs surtout! Oh! c'était vraiment admirable. Figurez-vous un genre de broderie antique, d'un fini, d'une richesse, d'une étrangeté ravissante! — Comment! vous revoilà encore contrarié, vous ne voulez pas qu'on vous parle de mouchoirs! Eh bien, soit! je vous dirai donc qu'après tout cela M^{me} de R... fit emplette de plusieurs fichus à *la Marguerite de Valois*; forme *historique* en conscience, une véritable féerie comme travail: ce sont des points de champs, des dessins, des broderies magnifiques; après cela, elle voulut encore des pèlerines, des fichus, des cols de forme et d'ornemens délicieux; puis, je dus mettre dans ma poche des *voilettes* en dentelles à dessins gothiques, en point d'Angleterre, etc., etc.; et non satisfaite de tout cet attirail, il fallut encore que l'on s'engageât à lui montrer les premières nouveautés qui se composaient dans les magasins de *la Belle Anglaise*, pour paraître à Longchamps. Oh! il y avait de quoi perdre la tête avec tous ces caprices de femme, et je me proposais de quitter M^{me} de R... lorsque avec ses petites mains si blanches, toutes veloutées et parfumées par l'*aman-*

dine et les essences de Laboullée *, elle me retint et me dit: « Mais mes voilettes, monsieur! n'y pensez-vous donc pas? il faut venir avec moi les porter chez M^{me} Dasse.» M^{me} Dasse!... Ce nom vint tinter à mon souvenir comme l'ayant entendu cent fois nommer dans nos salons par les femmes les plus élégantes, et j'eus le pressentiment du nouvel abîme où j'allais tomber. — Hélas! j'ignorais cependant toute l'étendue de mon infortune. Je ne pensais pas aux préparatifs de Longchamps; mais à peine entré dans les salons de M^{me} Dasse **, voilà que j'aperçois des chapeaux et des capotes, et des bonnets, et des coiffures si fraîches, si nouvelles, si remplies déjà de toutes les innovations du printemps, que je sentis que ma compagne était séduite et moi perdu.... En effet M^{me} de R... ne put résister à de charmans chapeaux roses, lilas et bleus qui offraient une forme toute nouvelle et qui lui allaient à ravir. Les fleurs et les plumes qui les ornaient avaient aussi toute la fraîcheur de la nouvelle saison, et viennent attester que M. Chagot *** a donné cette année une perfection plus délicate encore dans la composition de ses fleurs, une recherche plus élégante dans les plumes qui doivent orner les pailles et les soieries du printemps. — Voyez, me disait M^{me} de R... comme ces plumes sont jolies! Un bouquet de petites *têtes* placé sur le côté ou un long saule frimaté, de la même nuance que le chapeau, ou deux belles plumes couleur paille sur une paille d'Italie; tout cela est délicieusement disposé par le goût de M^{me} Dasse.... Oh! la jeune modiste a bien l'esprit de son art et comprend bien l'esprit de la femme! Voyez comme toutes ses modes sont composées pour les physionomies longues ou rondes, colorées ou pâles.... Chaque type a une forme, une nuance, une fleur pour lui; que cela est bien l'entente de la mode, mais de la mode devenue art

* Rue Richelieu, 93.

** Rue Richelieu, 38.

*** Rue Richelieu, 1.

* Rue de la Paix, 20.

et génie, de la mode telle que M^{me} Dasse l'a comprise....

— Parfait, mon cher, je conçois que pour une femme de semblables détails offrent un sublime intérêt et soient le sujet de profondes élucubrations, mais les adresser à moi me semble presque un persiflage.

— C'est vrai, vous me rappelez que je ne suis qu'un bavard vétilleux; mais voici une chaise de poste qui brûle le boulevard et me rappelle aussi le principe de notre conversation.

— Oh! oui! les bals de l'Opéra, n'est-ce pas?

— Et le départ de M^{me} de R... pour Bruxelles.

— Eh bien!

— Eh bien! la voilà qui passe dans cette chaise de poste; c'est elle qui s'en va.

SALON DE 1838.

2^e ARTICLE.

Les tableaux d'histoire, comme nous l'avons déjà dit, sont en fort petit nombre à cette exposition. Celui dont nous parlerons le premier, parce qu'il est celui qui, grâce à sa taille et à la place qu'il occupe, frappe immédiatement vos regards lorsque vous entrez dans le grand salon, est *la Séance des États-Généraux le 23 juin 1789*. Le moment que le peintre a choisi est celui où M. le marquis de Dreux-Brézé ordonnant à l'assemblée de se séparer immédiatement, Mirabeau s'avança et prononça ces paroles: « Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la puissance du peuple, et que nous n'en sortirons que par la puissance des baïonnettes. » Certes, jamais sujet ne fut plus beau, plus noble et plus digne d'inspirer le talent d'un artiste... Aussi jamais surprise ne fut plus complète que la nôtre, lorsque nous vîmes la pâle et insignifiante composition de M. Hesse, son

dessin incorrect et exagéré, sa couleur crue et blafarde. Le marquis de Brézé, dont on ne voit que la perruque poudrée, le mantelet et les culottes de satin, a l'air le plus niais et le plus *emprunté* qu'il soit possible d'imaginer; Mirabeau est dépourvu de toute grandeur et de toute noblesse. Dans l'œuvre de M. Hesse, Mirabeau a des yeux et un teint de homard, une pose de télégraphe. Le fond du tableau se compose de quelques banquettes vertes, de quelques hommes noirs, qui n'ont pas trop l'air de savoir ce qu'ils font là, et enfin d'une espèce de reposoir de procession qui sans doute doit représenter le trône. M. Hesse avait pourtant fait concevoir les plus belles espérances dans ses *Funérailles du Titien*; ce charmant tableau, dont l'ordonnance et la couleur rappelaient tout-à-fait l'école vénitienne, obtint en 1833 les honneurs du salon. Que signifient donc cet ébouriffant *Mirabeau* et cet étonnant *Christ au tombeau* qu'il a envoyés à cette exposition?

Le tableau dont je vous parlerai après celui de M. Hesse, puisqu'il est bien entendu que notre revue n'est pas faite par ordre de mérite, est celui de M. Gigoux; il représente *Cléopâtre et Antoine essayant des poisons sur les esclaves*. Le refus de ce tableau au Salon de 1837 a fait grand bruit; horribles ont été les imprécations proférées contre le jury, et nous ne pouvons interpréter que comme vengeance de la part de ce même jury l'admission de ce même tableau au Salon de 1838. La vue de ce tableau ne cause qu'une sensation désagréable, d'autant plus désagréable que l'analogie du sujet vous rappelle involontairement la magnifique *Locuste* de Sigalon, et établit ainsi une terrible comparaison pour M. Gigoux.

Pour parler d'un fort joli tableau avec tout le plaisir que l'on éprouve à considérer une chose gracieuse, après en avoir vu une d'un aspect déplaisant, nous nous arrêterons devant le charmant *Gaston de Foix* de M. Jacquand. Ce jeune prince,

que l'histoire a désigné sous le nom de l'Ange de Foix, est renfermé dans une tour par ordre de son père, qu'il a failli empoisonner en suivant innocemment les criminelles instructions de son oncle Charles, roi de Navarre. Le malheureux enfant, qui a reconnu le crime qu'il a manqué de commettre, se laisse mourir de faim. Le tableau représente Gaston abattu, maladif, refusant les alimens que lui apportent son geôlier et son page. Les qualités de ce tableau sont précisément l'opposé des défauts de la *Cléopâtre* de M. Gigoux : les attitudes sont simples, les physionomies expressives, le dessin ferme et gracieux, la couleur solide et brillante; les étoffes et tous les détails sont étudiés avec autant de soin que rendus avec bonheur. Il y a dans toute cette composition une harmonie de tons fort savante, et que l'on apprécie d'autant plus que ce tableau a pour voisin *l'Enfant prodigue*, de M. Clément Boulanger. Ce sont des colonnes d'or, des obélisques de bronze, des palais de cristal, des escaliers de marbre, des jardins avec des arbres bleus et des arbres rouges, des pièces d'eau recouvertes de barques chamarrées de pierrieres et de satin; puis, au milieu de tout cela, des femmes et des hommes de tous les temps, de tous les pays, de tous les costumes et de toutes les couleurs; cette toile est éblouissante: ce n'est qu'après l'avoir considérée au moins un quart d'heure que l'œil se fait à cette étincelante bigarrure de tons. Cependant on ne pourrait refuser à ce tableau une piquante originalité de composition. Quand le temps aura terni ces couleurs un peu trop vives, l'ouvrage s'harmonisera et perdra ainsi le principal, pour ne pas dire le seul défaut grave qu'on puisse lui reprocher.

Biard est un de ces noms que le succès a rendus populaires; c'est un de ces noms qui vous font tout d'abord feuilleter le livret avec l'empressement que l'on met à chercher le nom d'un acteur de prédilec-

tion sur une affiche de spectacle ou celui d'un auteur célèbre sur la couverture d'un livre; car, depuis cinq ou six ans, M. Biard a le privilège d'égayer le public par de charmans tableaux qui dénotent à la fois le peintre habile et l'homme d'esprit. Tout le monde se rappelle en effet *le bon Gendarme* et *la Garde nationale de village*, *les Comédiens ambulans* et *le Passage du Tropique*. — Cette année encore la verve satirique de M. Biard ne s'est pas tarie, et pour les amateurs de ce qu'on appelle le burlesque, ils iront rire devant *le Triomphe de l'Embonpoint*, devant *la Visite de la Douane* et devant *la Distribution des Prix*. Tous ces petits tableaux sont pétillans d'esprit, d'observation, et délicieusement exécutés. Nous ne nous arrêterons pas plus long-temps sur ces qualités, nous ne ferions que répéter les éloges que nous avons adressés à M. Biard, aux Salons de 1834, 1835, 1836 et 1837. Mais ce qui nous a le plus frappés de M. Biard, cette année, est son grand tableau de *la Veuve du Bramine*: pendant qu'elle s'avance sur le fatal théâtre où elle va terminer sa vie, les Brames cherchent à la distraire par leurs chants; rien n'est poétique comme cette jeune femme, dont les formes apparaissent indéces, sveltes et gracieuses à travers l'immense voile de mousseline de l'Inde qui la recouvre. A la voir si jeune et si belle, sur le bord de la fosse ardente dans laquelle elle va s'élancer, on ne peut se défendre d'une émotion de tristesse. Des jeunes filles pleurent à la vue de ce déchirant spectacle, des prêtres augmentent l'activité du feu en y répandant de l'huile; des fleurs sont semées sur les pas de la jeune victime, qui se dépouille de ses bagues et de ses colliers. Au premier moment, le tableau vous charme par sa couleur et son aspect étrange; puis on l'analyse, on le comprend, et alors ce n'est plus de la curiosité, c'est de l'intérêt qui vous captive. Tout un drame se passe sous vos yeux; il semble que vous entendiez les soupirs de

la malheureuse Indienne, le chant funèbre des Bramines et le pétilllement des flammes. C'est la première fois que M. Biard a abordé son sujet sur une toile de grande dimension, et la manière dont il s'en est acquitté fait que nous n'hésiterons pas à proclamer *la Veuve de Malabar* comme un des ouvrages les plus remarquables de cette exposition.

La *Médée furieuse* de M. Eugène Delacroix est, sinon le morceau capital, du moins un des tableaux les plus importants du Salon; car M. Eugène Delacroix est le maître, le représentant d'une secte artistique qui s'est qualifiée, je ne sais trop pourquoi, de *romantique*. Le succès ou la défaveur qu'il obtient semble s'adresser à toute une école. Cela est fort peu logique; mais cela est. Quant à la *Médée* de M. Delacroix, il est impossible de ne pas contempler cette peinture avec terreur et admiration. Quel mouvement, quelle énergie chez cette femme qui emporte avec une féroce précaution les enfans qu'elle va immoler, et qui, le poignard à la main, furieuse, mais encore prudente, regarde, par l'entrée de la caverne où elle s'est réfugiée, si personne ne l'a vue! Comme ces formes sont vigoureuses et hardiment accusées! Cette tête, qu'elle est belle et expressive! Cette chair, comme elle palpète, comme elle frémit convulsivement, comme on voit le sang bouillonner sous sa blanche épiderme! Dans ce tableau M. Delacroix a vaillamment soutenu sa réputation de savant et de hardi coloriste; dans sa *Médée* il a fait du Corrège, comme dans son *Pont de Taillebourg* il a fait du Rubens; comme dans son *Christ au Jardin des Oliviers* il a fait du Rembrandt. — *Les Convulsionnaires de Tanger*, le *Thaïd* et la *Halte des soldats marocains* étaient des sujets qui convenaient admirablement à M. Delacroix, dont le pinceau a toujours été si puissant et si remarquable pour nous représenter l'Orient avec son ciel brûlant, sa terre cal-

cinée, les riches costumes deses habitans et leurs énergiques figures. Aussi M. Eugène Delacroix obtient-il un grand succès cette année, et grande est l'allégresse des *romantiques*, puisque *romantiques* il y a. Cette insignifiante dénomination fut donnée en 1827, je crois, à cette classe de jeunes artistes qui, admirant également Raphaël et Rubens, le Poussin et Murillo, voulaient renverser les vieilles traditions, et sortir de cette voie tracée par David, et sur laquelle se traînait niaisement la routine. A cette époque de réaction il y eut exagération de la part des partis belligérans, et bientôt les *anarchistes*, comme on les appelait alors, allèrent jusqu'à remettre tout en question; les clameurs étaient violentes, surtout contre l'École de Rome, lorsque le Salon s'ouvrit et que la grande querelle allait se vider en champ clos sous les voûtes dorées du Louvre. Il se trouva qu'un des tableaux les plus beaux de cette exposition était précisément un envoi de Rome, c'était une nouvelle gloire qui surgissait à l'horizon; ce tableau représentait *la Mort de César*, et son auteur s'appelait Court.

Les discussions continuèrent encore long-temps; plusieurs réputations grandirent, d'autres s'élevèrent, d'autres disparurent; et, depuis cette époque, les noms de Delaroche, de Scheffer, de Ziegler sont devenus populaires. M. Court exposa en 1833 un magnifique tableau de *Boissy d'Anglas*, et, depuis cette époque, si ce n'est quelques peintures officielles, nous n'avons vu de lui que des portraits. Aussi sa réputation, tout en ne diminuant pas, a-t-elle changé: on ne parle plus aujourd'hui de M. Court que comme peintre de portraits. Ceux qu'il a exposés cette année, entre autres celui de M^{me} de Béhagues, sont dignes de son nom, si l'on en excepte une certaine étude que le livret appelle *Rosea-Dea*. Du reste, par une attention fort délicate sans doute, on a placé en face de cette triste

peinture une *Odalisque*, qui est la plus jolie tête que l'on puisse imaginer; à côté de cette malencontreuse *Rosea-Dea* se trouve aussi une délicieuse *Vénitienne* dont les beaux yeux noirs feraient pardonner bien des choses... même *Rosea-Dea*.

M. Dubufe est la célébrité du portrait par excellence. Ceux qui, cette année, font le plus d'effet, sont ceux des demoiselles de Saint-Aldégonde.

M. Winterhalter est probablement destiné à rivaliser avec MM. Court et Dubufe. Tout ce que produit son pinceau est gracieux et joli de couleur. Le portrait du prince de Wagram est très-remarquable, largement exécuté et d'un fort beau style; il a quelque chose des portraits de Van-Dyck. *La Jeune fille de l'Ariccia* est une charmante étude: le coquet, le gracieux, sont les principales qualités de cette peinture, sur laquelle une critique bien sévère trouverait néanmoins plusieurs observations à faire.

Il est impossible de rien faire de plus ressemblant que les portraits de MM. de Belleymes et Henri, ni de peindre avec plus de hardiesse et de vérité que M. Henry Scheffer.

Parmi les nombreux portraits qui tapissent d'un bout à l'autre la petite galerie de planches, nous signalerons celui de M^{me} Eugénie Foa comme un des plus remarquables par leur ressemblance et leur exécution. Dans cette peinture M. Cholet a déployé autant de sévérité de dessin et de puissance de coloris que de grâce dans la pose et de finesse dans l'expression de la physionomie. Le portrait de M^{me} Foa est destiné à être un des plus remarquables de cette exposition, tant à cause du talent du peintre que par cette curiosité qui nous fait chercher le portrait d'une célébrité. M. Cholet a aussi exposé un charmant tableau de genre, représentant une jeune femme qui amuse son enfant au berceau. Cette composition est simple et gracieuse. La tête de cette jeune mère est ravissante de candeur et de

tendre sollicitude. La délicatesse de la touche, la finesse des détails et la suave harmonie de cette composition la feraient prendre pour quelque toile trouvée dans l'atelier d'un de ces anciens maîtres flamands, au pinceau si naïf et si habile. Une délicieuse étude de *Paysanne*, placée dans le salon carré, n'est pas moins remarquable que les deux autres ouvrages de M. Cholet.

M. Gallait a exposé un magnifique portrait de M. C..... en costume oriental. C'est là de la peinture véritablement grande; c'est de la peinture monumentale. *La Bataille de Cassel* du même artiste est une des plus belles du salon.

LODWIG.

CHRONIQUE.

Le bal de la mi-carême de Musard s'annonce sous les plus brillants auspices; on a fait quelques agrandissemens pour rendre la salle plus commode; tout porte à croire que le bal de jeudi 22 sera des plus brillants et des plus nombreux de cette année. Avis aux joyeux enfans du carnaval!

Du bal Musard aux sermons de M. l'abbé de Ravignan la transition peut paraître brusque, mais les conférences religieuses sont si remarquables et font tant de bruit que nous avons hâte d'en parler. Il n'y a pas de queue de théâtre comparable à la foule qui, chaque dimanche, s'entasse sous les voûtes de Notre-Dame, et vient s'extasier muette d'admiration à la parole de ce grand orateur. M. de Ravignan est doué d'un bel organe, son aspect est noble et imposant; sa parole est claire, élégante, facile; son geste est animé, vrai, et toujours dans une parfaite harmonie avec son langage. Les sermons du dimanche s'adressent principalement aux hommes, mais jeudi dernier M. de Ravignan a prêché dans l'église Saint-Louis-d'Antin, et c'était chose fort curieuse que

ces doubles files d'équipages, et ces jeunes élégantes de la Chaussée-d'Antin qui se pressaient dans cette église, et qui, oubliant jusqu'à la fraîcheur de leur toilette, s'avançaient hardiment au plus compact de la foule pour mieux entendre la magnifique péroraison du prédicateur.

Pour vous parler de tout ce qui occupe Paris en ce moment, il me resterait à faire une longue énumération de concerts, mais ils sont si nombreux que je recule devant pareille besogne. Les plus beaux et les plus en vogue, comme de raison, sont ceux du Conservatoire. Quant à tous les autres, je pourrai certifier, sans crainte d'exagération, que chaque jour il y en a plusieurs, et plusieurs de fort remarquables.

Théâtres.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — *Isabelle ou Deux jours d'expérience*, comédie en trois actes, de M^{me} Ancelot, vient de réussir sur la scène des Français. L'auteur de *Marie* et du *Château de ma Nièce* vient encore d'entendre proclamer son nom au bruit des applaudissemens de tout son auditoire. Voilà la nouvelle dramatique qui a fait le bruit la semaine dernière. Nous reviendrons sur l'analyse de cette charmante comédie.

— GYMNASE-DRAMATIQUE. — L'engagement de Bocage au Gymnase a fait grand bruit il y a quelques mois, et on attendait ses débuts avec d'autant plus d'impatience que le genre de cet acteur était diamétralement opposé à celui qu'exploite le théâtre Bonne-Nouvelle. C'est dans un drame en deux actes de M. Émile Souvestre, *l'Interdiction*, que Bocage a fait son apparition sur la scène du Gymnase. La pièce et l'acteur ont totalement réussi ; c'est une ovation complète pour Bocage... il y est habitué. Mais le Gymnase se hasarde sur une voie toute nouvelle... Espérons qu'il réussira !... Toujours est-il que ce début est des plus heureux.

— VARIÉTÉS. — *L'Amour vient après*, petite bluette insignifiante qui n'a obtenu qu'un demi-succès : c'est déjà trop.

— AMBIGU. — Le succès de *l'Élève de Saint-Cyr* était encore dans toute sa vigueur, que l'Ambigu, dans son incroyable activité, donnait déjà des pièces nouvelles. *Samuel le Marchand* est au moins la sixième que nous a ainsi donné l'Ambigu ; la vogue de cet ouvrage, à en juger par les premières représentations, ne le cédera en rien à ses prédécesseurs. *Samuel le Marchand*, outre son mérite dramatique, est monté avec un très-grand luxe.

A ce Numéro est jointe la planche 1432.

Rue de la Paix, 13, au premier sur le devant, et rue du Ponceau, 2, carré St-Martin.

CORSETS EN TOUS GENRES.



Corsets Josselin, à mécaniques et à délaçages. Ces corsets, qui habitent dans la perfection, amincissent et allongent la taille sans la comprimer ; on les lace, délace, serre et desserre en une seconde, sans aucun dérangement pour la toilette. Ils ont valu à M. Josselin, breveté, seul inventeur, quatre rapports et trois médailles de l'Académie royale de médecine, de plusieurs Sociétés savantes, et de l'Exposition de 1834, admis sous le numéro 1343. Il est aussi inventeur des agrafes hygiéniques pour robes, et des boucles à cylindre pour ceintures de robes.

Dans ces magasins, dont les Corsets sont confiés à l'habileté bien connue de M^{lle} Josselin, on trouve un assortiment de Corsets tout faits, aux prix les plus modérés, ainsi que toutes ses inventions, et l'on confectionne avec le plus grand soin les Corsets les plus compliqués pour toutes espèces de positions. Ceintures de ventre et d'épaules pour jeunes personnes, et Corsets orthopédiques. (English is spoken.)